

Liste des personnages

Bruno Lefèvre : 48 ans, employé à l'usine, mélangeur des essences, divorcé, deux enfants déjà grands (garçon/fille), célibataire.

Sacha Grandin : 38 ans, travaille en intérim, deux enfants de 12 et 16 ans (fille/garçon), célibataire.

Angélique Simonet : 47 ans, professeur d'histoire-géo au collège. Jamais mariée, récemment séparée, célibataire.

Guillaume Marceau : 52 ans, directeur d'un centre social, en instance de divorce, deux filles à l'université, célibataire.

Paul Auffray : 48 ans, chef et créateur d'une entreprise de fabrication de pièces automobiles pour voitures de collection, un fils de 17 ans, divorcé, célibataire.

Amélie Delattre : 47 ans, mère de famille, quatre enfants dont la dernière a 14 ans, mariée

Gabriel Van Dierg : 50 ans, cadre supérieur, divorcé, quatre enfants entre 12 et 22 ans, célibataire.

Raphaël Cuveliers : 49 ans, capitaine de gendarmerie, un fils à l'université, marié à Patricia.

Jade Drummond Kenyatta : 44 ans, professeur de danse, mère de jumeaux, mariée au chef d'orchestre de l'école de musique.

Tristan Balhadère : 35 ans, journaliste, jamais marié, sans enfant, célibataire.

Julie Pélusat : 36 ans, médecin SMUR, une fille de 17 ans, veuve.

Thomas Bouviers : 59 ans, gérant du café restaurant l'Etoile, a eu un fils, marié à Esmeralda.

Première partie

Chapitre 1

Mercredi 8 juin, 6 h du matin

Bruno retire sa combinaison et se lave les mains. Il passe dans la salle de conférence attrape un croissant puis se dirige vers les vestiaires. L'aube se lève, jetant par les fenêtres une lumière encore blafarde. Son service s'achève. Il va pouvoir profiter de quelques jours de congé et s'occuper autrement. Il claque la porte de son casier et soupire.

S'occuper, certes... Mais s'occuper à quoi ? La femme qu'il aime lui a dit il y a trois mois qu'elle s'était trompée et qu'elle ne l'aimait pas. Ses enfants déjà grands l'oublient chaque jour un peu plus, sauf quand ils ont un besoin d'argent.

Comment occuper ces trois jours solitaires ?

-Tu es prêt ?

Il tourne la tête vers son collègue et co-voiturier.

-Oui, j'arrive.

Il jette un dernier regard à l'usine qui, déjà, reprend l'activité avec la nouvelle équipe. Par chance, Lucie ne travaille plus ici. Il aurait été insupportable de la croiser chaque jour sans pouvoir la serrer dans ses bras. Pourtant, il ne peut s'empêcher de l'imaginer encore là, entre ces lignes de fabrication où ils ont si souvent discuté. Était-ce

parce qu'il n'avait jamais osé la séduire, contrairement à ses collègues, qu'elle l'avait choisi ? Bruno a du mal à aller vers les femmes. Son mètre quatre-vingts, sa silhouette encore fine pour ses quarante-huit ans, malgré une légère bouée qu'il s'était engagé à combattre en se pesant chaque matin et en courant régulièrement sur son tapis de course, ne lui donnent pas la confiance d'un séducteur. Surtout depuis que ses cheveux châtain clair se clairsement sur le sommet de son crâne, des cheveux rescapés du temps qu'il préfèrent raser. Ses lèvres charnues arborent, la plupart du temps, un sourire bienveillant qu'appuie le gris de son regard rieur. D'un caractère pacifique, son nez ne porte la trace d'aucun coup et l'ensemble de son visage respire la gentillesse et la douceur.

Depuis que Lucie l'a quitté, les jours s'égrènent mais la douleur reste. Pourtant, il serait incapable de revenir vers elle, même si elle le lui demandait. Elle lui a fait trop de mal et il ne pourrait jamais lui pardonner. Il ne parviendra jamais à comprendre. Comment comprendre qu'après cette fête d'anniversaire grandiose qu'elle lui avait organisée, une fête qu'il n'avait ni demandée, ni même soupçonnée, après s'être donnée à lui cette même soirée avec plus de passion et de sensualité qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant, au petit déjeuner, elle lui apprenne que tout était fini ? C'était impossible à comprendre... Cette femme qui avait été battue, violée par son ex-mari ! Cette femme avec laquelle il avait vécu pendant deux ans ! Avec laquelle il avait partagé le quotidien, dont il avait

pris soin, était devenue, en un instant, une étrangère... Enfin, résultat, il est hanté par ce jour où sa vie s'est effondrée et ce souvenir tourne en boucle dans sa tête sans qu'il ne parvienne à s'en défaire.

Cinq ans avant de rencontrer Lucie, il avait quitté son épouse parce qu'il ne l'aimait plus. Parce que l'amour, l'attirance, le désir qui les avaient unis l'un à l'autre vingt ans auparavant s'étaient évanouis et qu'il devenait absurde de vivre auprès d'un être avec lequel on ne partage plus rien. Un être qu'on ne touche plus. Qu'on ne désire plus. La séparation était inévitable, à moins de vivre dans le mensonge des sentiments.

Mais cet abandon de Lucie, n'avait, lui, pas de logique.

« Trop bon, trop con », murmura Bruno.

-Qu'est-ce que tu as dit ? l'interrogea son collègue.

- Rien, j'arrive.

Dans la voiture, il reste silencieux. Comme c'est son collègue qui tient le volant, il pianote sur son téléphone. Il n'a pas envie de discuter, encore abruti par sa nuit de travail à l'usine au sein de laquelle il est chargé du mélange des essences de parfums depuis vingt ans. Un métier fatigant, en raison du rythme infernal des trois huit, mais préférable à celui des ouvriers et ouvrières sur la chaîne, souvent en postes instables et temporaires.

Il commence par consulter les messages récoltés sur le site de rencontres sur lequel il s'est résolu à s'inscrire. Une femme a regardé sa photo de

profil, elle a « liké », comme disent les jeunes, sans tenter de le contacter. C'était fréquent. Les femmes font rarement le premier pas. Il ouvre le profil de cette possible admiratrice. 1 m 70, brune, employée de banque. Aime lire, le cinéma. Photo ? Il la détaille un instant. Jolie. Si l'image n'est pas retouchée.... Il lui envoie un message. A cette heure matinale, peu de chance qu'elle réponde immédiatement. Pourtant. Il ouvre la porte de sa maison quand son téléphone vibre.

Chapitre 2

Mercredi 8 juin, 8 h du matin

Sacha fait un geste de la main pour dire au revoir à ses enfants. Leur départ provoque toujours un grand vide. Mais comment pourrait-il s'en occuper tout le temps ? Il change de travail trop régulièrement. *Sacha* s'était marié trop jeune. Il venait de fêter ses 14 ans quand il avait rencontré la mère de ses enfants. Ils étaient tombés amoureux, mais c'était un amour d'enfant qui n'avait pas résisté aux responsabilités des adultes. D'un commun accord, ils avaient finalement décidé de se séparer six ans auparavant en constatant que leur mariage n'avait plus rien de productif et ne les rendait pas heureux.

Depuis, *Sacha* n'a vécu que des histoires malheureuses avec les femmes. L'une d'entre elles l'avait embarqué jusqu'en Savoie. Seulement, un soir, il était rentré chez lui et n'avait trouvé qu'un appartement entièrement vidé. Plus un meuble, plus un bibelot, encore moins la télévision et la chaîne hi-fi. Sa compagne avait disparu du jour au lendemain, sans prévenir et sans explication.

Et ce n'était que la première d'une longue série d'échecs amoureux. Il plaisait aux femmes. Un mètre quatre-vingt-deux, corps athlétique, mince et musclé, cheveux bruns coupés courts, un visage long

et fin, des pommettes hautes, des yeux sombres, d'un marron presque noir abrités de longs cils presque féminins. Des sourcils peu fournis dessinent un arc régulier que surplombe un front haut et large et se prolongent sur la ligne d'un nez aquilin et droit.

S'il avait été violent, agressif, peut-être aurait-il attiré une femme qui serait restée, qui l'aurait aimé, choyé ? Mais ce n'était pas dans sa nature. Il avait vu trop souvent sa mère souffrir des violences de son père pour reproduire cette attitude. Il ne l'envisageait même pas.

Dans quelques heures, il ira travailler. Une mission en intérim loin d'être passionnante mais c'est toujours préférable de travailler sur une chaîne de montage que de chercher du boulot. Il espère un prolongement de son contrat seulement, il n'osait l'espérer. Il salue une voisine et remonte les étages vers son appartement. D'habitude, il discute quelques instants avec cette vieille dame. Aujourd'hui, il n'en a pas le cœur.

La petite grand-mère suit du regard ce beau jeune homme de trente-huit ans à l'allure élancée, grand et svelte aux cheveux châains coupés courts avec un sourire triste.

« Quel dommage qu'un si gentil garçon n'ait personne qui soit capable de l'apprécier. Il est si sympathique ! Si seulement j'avais été plus jeune, voilà un bel homme que je n'aurais pas laissé passer ! »

Chapitre 3

Mercredi 8 juin, 11 h 30

Angélique pousse un soupir de dépit et pose la dernière copie sur la pile après avoir lu cette lucide affirmation répondant à la question : « Quels sont les risques du réchauffement climatique dans les Pyrénées ? », Réponse : « Que la montagne explose ». Une perle qui lui fait presque oublier la belle réflexion sur les conséquences au Pôle Nord : « On ne pourra plus y faire de luge ». Elle enferme ces œuvres désastreuses dans sa sacoche et va se servir un café avant d'entendre la cloche sonner lui rappelant qu'elle devait regagner sa salle de classe. « Les élèves ont bien changé », se dit-elle. En vingt ans de carrière, finies les classes silencieuses, les élèves attentifs et respectueux. C'est à croire qu'ils sont dans l'incapacité de ne pas bavarder et n'ont aucune conscience du bienfait du silence. Reflet de cette société de l'image et du bruit. Comme si le bruit pouvait combler la solitude...

Elle remplit le cahier de texte numérique, que, sans doute, aucun élève ne consultera, puis jette un œil sur son téléphone. Des dizaines de messages apparaissent. Elle n'a pourtant pas choisi la meilleure photo. Mais elle y sourit, avait commenté un admirateur. Mieux ? « femme qui sourit, à moitié dans son lit, dit-on... Quoiqu'il en soit, attire et elle doit faire un tri entre les messages salaces, ceux bourrés de fautes d'orthographe ou dotés d'une

grammaire douteuse et ceux d'hommes pressés qui ne cherchent que l'aventure d'un soir. Angélique rêve d'une vraie histoire. Seulement, plus le temps passe, moins elle y croit. Ses dernières expériences, du moins, ne lui ont pas donné beaucoup d'espoirs dans ce sens. Elle se souviendrait toujours de la scène qui a mis fin à sa dernière tentative amoureuse. Une tentative qui n'aurait sans doute jamais dû commencer. Mais bon, parfois, la solitude vous pousse à accepter des choses que vous regrettez ensuite.

Au départ, tout se passait bien. L'homme était aimable, charmant, bienveillant. Ils partageaient un verre de vin à table. Seulement, quand il avait perdu son travail, ne parvenant pas à en trouver un autre, son attitude avait basculé. Un homme au chômage avec une femme qui travaille est une humiliation que le mâle vit mal. Il disait chercher un emploi mais Angélique savait maintenant que ces recherches étaient bien vagues. D'ailleurs, ce qu'elle ignorait encore à l'époque, c'est qu'il y avait de bonnes raisons pour que personne n'ait envie de l'embaucher. Elle en fit elle-même l'expérience quelques mois plus tard. L'homme, qui donnait des cours de théâtre au sein d'un conservatoire et intervenait dans les écoles avant qu'elle ne le connaisse, avait été renvoyé pour être arrivé ivre sur son lieu de travail.

Voilà comment, à force d'inactivité, il commença par boire une bière avant le déjeuner, puis deux, puis trois, et ensuite le vin, un verre, une bouteille pour aboutir au cubi avant la fin de la

journée. Un soir, alors qu'il rentrait d'un dîner avec des amis, il tenait à peine debout. Sans l'aide du meilleur ami d'Angélique jamais il n'aurait réussi à monter dans sa chambre. Le lendemain, Angélique n'avait pas hésité une seconde. Elle l'avait pris par le collet et le mis dehors avec quelques affaires lui appartenant tout en lui suggérant de venir chercher le reste le plus vite possible. Depuis, elle n'avait plus aucune nouvelle et elle s'en trouvait très bien.

Cette rupture avait signé la fin de sa seconde expérience avec les hommes. La première avait duré quinze ans. Cette fois aussi, quand son compagnon s'était retrouvé au chômage, il avait sombré dans l'alcool. C'est donc un des premiers critères qu'observe Angélique quand elle regarde un profil sur ce site de rencontres. Boit-il ? Ne boit-il pas ? Fume-t-il ? Ne fume-t-il pas ? Parce que, sur ce critère là aussi elle avait été tolérante mais, à la fin, son amant ne se donnait même plus la peine de fumer dehors et son bureau empestait encore la cendre froide. Elle ne veut plus jamais, de sa vie, embrasser un cendrier froid. Oui, il faut être tolérant dans la vie, et peut-être que, quelque part, l'homme de sa vie est un fumeur. Tant pis. La tolérance a ses limites.

Dernier critère, pas d'agressivité. Elle veut tourner le dos aux colères, aux conflits inutiles et idiots. Si seulement il existait, quelque part, un homme qui ne cherchait que le calme, la sérénité et la bienveillance ?

Et puis, depuis qu'elle était seule, elle savourait sa tranquillité. Pendant des années, il avait fallu penser à elle et à un autre qu'elle. A présent, elle savoure de n'avoir à penser qu'à sa propre personne. De rentrer sans qu'on l'attende. Sans qu'on lui reproche ses horaires. Même, de ne pas rentrer si elle en a envie. De dîner ou de ne pas dîner. De ne pas ranger son bureau si le désordre lui plaît. De faire la vaisselle le lendemain et non pas le soir même. De laisser traîner une paire de chaussures sans entendre crier après elle.

Pendant quinze ans, elle avait été au service d'un homme et celui qui avait suivi n'avait pas remonté le niveau de bienveillance. Un jour il s'était même plaint à son meilleur ami qu'elle ne lui préparait pas son repas le soir. Elle l'avait pourtant prévenu. « Je ne suis pas une bonne ménagère ! » Mais à croire que c'est l'unique chose qu'un homme recherche encore dans une femme au lendemain du 20^{ème} siècle ! Aujourd'hui, elle apprécie sa liberté et savoure pleinement de vivre pour elle-même.

Angélique a opté pour d'autres critères de sélection. Elle a systématiquement exclu ouvriers, agriculteurs et chômeurs. Chômeurs, elle en avait eu son lot. Agriculteurs, elle fréquente assez les parents d'élèves pour ne pas avoir envie d'en avoir en plus un dans son lit. Ouvriers, elle a déjà tenté le mélange des classes avec sa première relation, cela s'était soldé par un échec cuisant. Oui, bien sûr, elle se rend compte qu'il ne faut pas être catégorique... Que tout n'est pas tout blanc ou tout noir... Mais quitte à chercher l'âme idéale, elle préfère mettre toutes les

chances de son côté et bannir tout ce qui n'a pas marché. Elle rêve d'un homme qui passe moins de temps à lui demander de laver et repasser ses chemises qu'à discuter de Victor Hugo, Camus ou Khadra, enlacés sur le canapé. Mais peut-être que cet homme-là n'existe pas...

La journée est achevée et elle compte faire une halte à la piscine pour éliminer en quelques longueurs les tensions de ce travail passionnant mais trop souvent décevant. Elle détache sa longue chevelure cuivrée qui se déroule jusqu'à sa taille qu'elle a si fine qu'un homme peut presque en faire le tour de ses mains. Elle jette un coup d'œil par la fenêtre. Il fait beau encore. Ses yeux, d'un vert indéfinissable, tranchant sur sa peau mate, se reflètent dans la vitre, renvoyant l'image d'une jeune femme encore séduisante à quarante-six ans. Des joues creuses, un nez un peu grand qui donne du caractère à son visage ovale un peu maigre aux pommettes saillantes. Un large front, un menton carré et un cou long et fin. Elle se relève, pose son sac sur le bureau et efface le tableau. Bien entendu, les élèves lui ont encore fait la blague de poser le tampon aimanté le plus haut possible et elle doit se dresser sur la pointe des pieds pour l'atteindre. Elle n'est ni petite ni grande, même si elle a toujours rêvé d'atteindre le mètre soixante-dix.

Angélique ferme les volets et quitte sa classe.

Chapitre 4

Mercredi 8 juin, 14 h

Guillaume referme la porte sur la jeune femme et l'invite à s'asseoir. Il a cinquante-deux ans, elle, vingt-cinq. Pourtant, il ne peut s'empêcher d'estimer la marchandise. Avant de s'installer à son bureau face à elle, il se raisonne. Il ne va tout de même pas séduire une jeune femme qui, non seulement pourrait être sa fille mais, de plus, avec laquelle il va travailler s'il l'accepte comme stagiaire !

Marié, *Guillaume* n'a jamais réussi à repousser les tentations, ni refusé les occasions de faire des écarts à son union. Alors, à présent qu'il a demandé le divorce, pourquoi s'en priverait-il ? Ses deux filles achèvent leurs études loin d'ici et sa future ex-femme habite à plus de cent kilomètres de la Thiérache. Accepter ce poste loin de chez lui avait été sa première fuite avant de signifier à son épouse qu'il voulait la quitter. Il en avait pris la décision au bout d'une année de vie de célibataire. Il avait compris qu'il n'existait plus rien entre lui et elle. Son désir de rentrer chez lui s'estompait semaine après semaine, puis jour après jour. Il l'avait aimée, pourtant, il y a vingt-cinq ans. Mais l'amour, ce n'est pas éternel, avait-il conclu. Et, comme les autres, le sien s'était évaporé, comme gommé par le quotidien.

Sa moitié avait fermé les yeux des années sur ses infidélités et cette bienveillance avait fini, au lieu de le satisfaire, par lui peser. Loin de le libérer, ces pardons perpétuels l'avaient agacé. Ils étaient devenus la marque d'une triste indifférence. Peut-être l'aurait-il encore aimée si elle avait crié, l'avait giflé, avait eu la plus petite des réactions. Mais elle était entrée dans une colère sourde et silencieuse. Son silence était la pire des punitions et le poids de ce regard de victime consentante lui était devenu insupportable. Il avait préféré la fuir.

À présent, il vit seul dans sa petite garçonnière et peut ramener chez lui ses conquêtes sans se poser de questions. Il n'a jamais été le plus beau des hommes mais il exhale un certain charme troublant. L'âge a éclairci sa chevelure et il assume sa calvitie en coupant ses cheveux noirs très courts. Son visage rond est un peu avachi par l'âge, ridant son front et laissant retomber ses joues autour d'une bouche épaisse surmontée d'un nez plat et large. Sa séduction, il la tire de la malice de ses grands yeux marrons qui ne quittent jamais son interlocuteur. On y lit la joie de vivre et cette lueur maligne de l'intelligence. Ses yeux sondent et plaisantent à la fois. De taille moyenne, sa carrure est assez épaisse et un petit bidon de bière apparaît déjà derrière sa chemise, malgré ses efforts, épisodiques, il faut bien l'admettre, de faire un peu de sport pour garder la ligne.

Guillaume aime bien trop la vie pour se priver et son sport préféré se déroule essentiellement entre quatre murs sur un confortable lit. Un sport

qu'il pratique sans vergogne et sans limite. Nul à l'école il avait tout appris tout seul. Ayant débuté en bas de l'échelle, son statut actuel de directeur d'association joue aussi en sa faveur dans l'attractivité de sa séduction.

Une seule femme ne lui succombe pas : sa meilleure amie. Guillaume et Angélique se sont rencontrés à une réunion de travail, un an auparavant. Depuis, ils se sont liés d'une puissante amitié

Malgré ses aventures, Guillaume, depuis peu, commençait à se poser la question de se fixer. La vie d'homme libre est très amusante mais il y manque un petit quelque chose. Rêve du grand amour ou crainte de vieillir seul ?...

Séduire une jeune femme de 25 ans n'était sans doute pas la meilleure solution. Pourtant, il ne peut résister à son instinct. Il accepte sa candidature. La jeune femme, en plus d'être jolie, a l'air compétente. Il se lève et lui serre la main. Dans deux semaines, son bureau sera voisin du sien. Il en frémit d'aise. Son esprit de conquête l'émoustille pour le reste de la journée.

Chapitre 5

Mercredi 8 juin, 17 h

Paul salue ses deux employés et ferme la porte de l'usine. Une journée bien remplie mais qui ne permettra pas de payer si son procès ne tourne pas en sa faveur. Il soupire et fait un geste de la main pour chasser cette idée. Il faut vivre au jour le jour et s'inquiéter au moment voulu. Seulement, cette entreprise de pièces automobiles de collection qu'il a créée, il y tient. L'idée de la perdre l'angoisse. Pourtant, il en a vu d'autres... Il se demande souvent si tous ces tracas s'achèveront un jour. S'il trouvera enfin la paix et la sérénité... Une petite femme à ses côtés ? Il aimerait bien,... aussi... Briser cette solitude. Aimer et être aimé. Donner et recevoir...

Mais, cette option-là semble plus complexe encore à obtenir que le reste. *Paul* reste désespérément seul, ne vivant que de rencontres creuses et fugaces qui ne laissent derrière elles qu'un vague sillon de rêves inaccomplis. Cette usine, cet appartement qu'il a aménagé au-dessus du hangar, à quoi sert tout ceci si ce n'est partagé ?

Le silence de l'usine tombe sur lui comme le couvercle d'un caveau. Dans l'odeur métallique des pièces entreposées mêlées à celles, âcres, de l'huile

et des produits nettoyants, il se sent soudain écrasé par sa solitude. Il grimpe quatre à quatre les escaliers en acier qui le mènent à l'appartement. Il quitte sa journée de travail pour aller se retrouver dans son antre, son domicile, son cocon.

Après son divorce il avait quitté la maison qu'il avait rénové, aménagé et investi pendant 20 ans. La trahison de sa femme ne lui permettait pas de rester. Il avait bien essayé, pourtant, de pardonner. De vivre à ses côtés après qu'elle eut couché avec son ancien partenaire et meilleur ami... Mais la rancœur était trop forte. Il ne pouvait vivre auprès de son épouse sans que l'ombre de son ancien ami ne se dresse entre eux comme un barrage infranchissable. Alors, après avoir rompu son accord professionnel avec cet ami d'enfance, il avait rompu avec sa femme. Il avait fait ses valises, laissant derrière lui cette maison où il s'était vu vieillir, abandonnant à son ex-compagne son fils âgé alors de 14 ans.

Il avait d'abord loué un appartement en ville puis l'idée lui était venue de monter cette entreprise. Passionné de voiture et encore plus de Porsche de collection il avait déjà accumulé un certain nombre de pièces et connaissait la difficulté de les trouver. Son objectif était de pouvoir fabriquer des pièces à l'identique quand elles ne sont plus disponibles sur le marché et de les revendre aux collectionneurs. Un défi ambitieux mais qui avait plutôt réussi puisqu'il vend maintenant dans le monde entier. Enfin, qui continuerait à marcher si seulement cet homme riche ne le poursuivait pas pour malfaçon.

Peu à peu il avait décidé que son lieu de travail serait aussi son domicile et il s'était bâti un véritable petit appartement confortable au-dessus des hangars. Il avait mis du temps avant de se sentir chez lui. A présent il est plutôt fier de ce qu'il a accompli. Il s'y sent bien.

L'appartement s'ouvre sur un petit vestibule qui permet d'ôter ses chaussures et son manteau avant d'entrer dans une cuisine moderne entièrement aménagée à ses goûts où chaque chose a sa place. La seconde partie de la pièce centrale est occupée par un canapé confortable devant une immense télévision accrochée au mur. Il y regarde des films à la demande, seul ou, un week-end sur deux, avec son fils, lequel vient de fêter ses dix-sept ans. Un couloir mène à une première chambre qu'il a meublée au goût de son garçon et à une salle de bain. Il aboutit à sa chambre. Dans un style sobre et simple, il a réussi à la rendre lumineuse grâce à l'ouverture d'une grande fenêtre sur un large pan du mur.

Pendant longtemps, ce petit mais confortable appartement avait été de bric et de broc. Il l'avait bâti, arrangé, embelli peu à peu. Souvent, il avait regretté le confort de sa jolie maison. Mais la vente de cette dernière avait accéléré l'avancée des travaux et, depuis un an, il vivait enfin dans un lieu qui ne ressemblait plus à un établi. De l'extérieur, on n'aurait jamais imaginé qu'un si bel appartement se nichait à l'étage. De l'intérieur, on oubliait totalement qu'il se cachait sous un hangar de tôle.

Tout aurait été parfait si une nouvelle épine n'avait pas commencé à se glisser dans les rouages de son existence. Alors qu'il commençait à vivre pleinement sa vie, à s'habituer à son état de célibataire de quarante-huit ans, que l'entreprise avait pris un bel élan, ce procès intenté par un client pour des pièces soi-disant de mauvaise qualité couvre sa réussite d'une ombre menaçante. S'agissant d'un client lambda, il aurait été facile de prouver que l'usure était due à un usage non conforme et non à un vol caractérisé du vendeur qui aurait baissé la qualité à son profit. Seulement l'homme est puissant et a des relations. Pour des pièces d'un coût modique à la base, la note est à présent salée. Elle a plus que triplé pour dommages et intérêts alors que le client est deux fois plus riche que Paul.

Ce dernier ne parvient pas à comprendre cet acharnement alors que, dès le départ, il a proposé d'indemniser le client et de refaire les pièces gratuitement. Maintenant, ce procès qui enfle et ne semble s'assagir menace de faire fermer l'usine et les factures de l'avocat se multiplient. Paul ne s'inquiète pas pour lui. Lui, il saura rebondir, repartir, faire autre chose. Ce sera difficile mais il l'a déjà fait et il le referait. Depuis la trahison de son épouse il s'était découvert une force qu'il ne soupçonnait pas. Ce qui le rend malade, c'est l'abandon de ses deux employés qui, sans l'usine, se retrouveront au chômage alors qu'ils ont contribué à sa réussite.

Il ouvre son frigidaire, saisit une boîte, l'ouvre et en réchauffe le contenu quelques minutes

au micro-onde. Il a décidé de manger correctement ces derniers temps. De faire attention à sa santé pour être le plus longtemps présent pour son fils et pour épargner sa silhouette afin de faciliter une hypothétique rencontre. Paul est encore svelte mais ne tient pas à accueillir cette petite bouée des cinquantenaires. Il s'installe à sa table bistrot et dîne en pianotant sur son téléphone pour jeter un œil sur ses messages. L'application de rencontres en contient quelques-uns mais moins qu'il aurait espéré. Il déchanté dès le premier. Une jeune femme lui avait demandé s'il pouvait lui envoyer une photo sans le chapeau qu'il porte sur celle choisie pour son profil. Résultat immédiat. Dès qu'elle avait vu son crâne dégarni elle lui avait répondu : « Non, je ne suis pas intéressée ».

Ce n'est pas la première fois. Il a compris, depuis son inscription, que les femmes cherchent un homme d'un mètre quatre-vingt minimum et surtout, chevelu. Et Paul avait le cheveu rare et ne mesurait qu'un mètre soixante-quinze. Longiligne, il ne pouvait cependant pas mentir sur sa taille une fois devant une femme et encore moins sur sa calvitie. Il a pourtant encore une silhouette tout à fait correcte, même s'il est peu musclé. Une bouche longue et fine aux contours presque féminin éclaire un visage allongé sous un nez droit aux narines légèrement ouvertes et de petits yeux noisette en forme d'amande brillent sous le verre de lunettes élégantes.

Un deuxième message lui signifie que la femme avec laquelle il discute depuis quelques jours a trouvé ailleurs. Au moins, elle a la correction de le prévenir. Ce n'est pas toujours le cas. Souvent il

cesse d'avoir des nouvelles des femmes avec qui il discute sans aucune explication. D'ailleurs, trois des messages qu'il a envoyés la veille sont toujours sans réponse. Désintérêt sans précision. Un troisième message est presque une incitation à la pornographie. Il l'efface et bloque le profil.

Il va éteindre son téléphone quand un nouveau message lui parvient. Un simple « Bonjour, comment allez-vous ? ». Il ouvre son profil et s'étonne. Il est rare qu'une femme ne mette pas sa photo et la plupart du temps elle est retouchée. Il avait failli faire demi-tour, un jour, en apercevant la femme qui l'attendait au restaurant. Mais, gentleman, il avait tenu bon toute la soirée. Cela aurait peut-être marché si elle avait été intéressante, après tout, il ne se considérerait pas comme le plus beau des hommes, mais sa conversation s'était révélée aussi pâle que sa beauté.

Cette absence de photo l'intrigue. La trentaine. Trop jeune pour lui. Malgré tout avant d'éteindre son téléphone et de faire sa vaisselle, il répond à son « Bonjour » puis s'installe sur son canapé devant un film. Une réponse...

-Vous avez l'air d'une personne intéressante. Qu'attendez-vous de ce site de rencontre ? Une aventure ou plutôt une expérience durable ?

-Difficile de dire si une expérience va être durable avant de la commencer, pianote-t-il.

- Ce n'est pas faux.

- Mais il est vrai que je n'ai pas envie de perdre mon temps avec des aventures. Je recherche plutôt une personne avec laquelle je pourrais m'entendre de façon durable.

- Ha ! Alors peut-être que je ne vous conviendrai pas...

- Sait-on jamais...

- Je pense que je ne suis pas encore prête pour une relation durable.

- Rencontrons-nous ! Passons une soirée agréable et puis nous verrons bien... une soirée agréable c'est toujours ça de gagné sur la vie.

La jeune femme lui envoie un smiley souriant. Une femme honnête et sincère un premier bon point, se dit-il.

Chapitre 6

Mercredi 8 juin, 18 h

Amélie frissonne. Ce n'est pourtant pas la température laquelle, pour une fois, n'est pas si mauvaise dans cette maison inachevée parcourue de courants d'air. Le printemps s'installe. Il est plutôt beau pour cette région du Nord dans lequel elle vit depuis son mariage. Non. Le froid qu'elle ressent n'est pas lié à la température. Tout simplement l'heure approche où son époux va rentrer du travail. Il fermera bientôt sa lunetterie et, en fonction de la qualité de sa journée, il se montrera adorable ou odieux. Voilà vingt-cinq ans que cela dure. Vingt-cinq années pendant lesquelles ils avaient surmonté bien des malheurs comme la mort d'un de leurs fils et l'incendie de leur maison. Vingt-cinq ans, pendant lesquels elle avait pardonné ses colères, ses reproches, sa surveillance perpétuelle. Pendant des années, elle n'avait rien vu. Elle n'avait pas pris conscience qu'elle était devenue le bon petit soldat sur lequel reposait la famille mais cible de toutes les flèches. Elle excusait, pardonnait, trouvait des excuses aux colères. Se disait que c'était certainement elle, la fautive, elle, qui avait agi de travers. Ce n'était pas lui. Depuis des années, elle est le témoin des souffrances de son époux. Autant de plaies qu'il ne parvient pas à refermer. Elle, elle a

continué à vivre par-delà les épreuves. A cheminer au-delà de la douleur. Sans oublier, elle vit à côté d'elle parce que, à ses yeux, ne plus croire en la beauté de la vie, ne plus rire, lui sont insupportables. Alors chaque jour est un combat pour embellir sa vie.

Pourtant, depuis quelques temps, aidée par sa rencontre avec Jade, elle a ouvert les yeux sur la prison dans laquelle elle a été enfermée, année après année, insidieusement. Aujourd'hui elle réalise mieux chaque jour l'inconfort de sa situation, l'inacceptable de sa vie.

Un jour, alors même qu'ils étaient partis à un weekend censé reconstruire leur couple, il s'était fâché pour une broutille. Ce jour-là, pour la première fois, sans même qu'elle en comprenne la raison, la violence des mots s'était transformée en violence physique. Il avait levé la main sur elle. Et Amélie avait pardonné. Il avait eu tellement honte, ensuite, il avait tant pleuré, promis de tout faire pour changer, d'aller voir un psychologue... Alors, comment aurait-elle pu ne pas pardonner ? Elle avait eu pitié. Elle l'aime. Du moins, elle aime l'homme qu'elle a épousé vingt-cinq ans auparavant. Seulement, où est-il, cet homme-là ? En reste-il une once au fond de lui alors qu'il la terrorise et terrifie ses enfants par ses colères imprévisibles ?

Elle jette autour d'elle un coup d'œil instinctif. En dépit des fils électriques qui pendent au plafond, du carrelage qui attend en tas à côté des

sacs de colle sur le sol cimenté, du verre de la vitre qui espère un jour remplacer le carreau de la fenêtre cassée, de la porte du jardin maintenue par un clou, tout est en ordre dans la maison. Il n'y a, ici et là, que la marque de sa vie avec son époux, le perpétuel inachevé.

Leur mariage est-il conforme à cette maison ? Un rêve inachevé ?

18 heures. Bientôt, soit il la prendra tendrement dans ses bras soit il se mettra en colère pour une broutille, un vêtement traînant sur une chaise, un verre mal lavé...

Amélie essuie ses mains sur son tablier puis l'ôte pour le ranger. Dans le couloir, elle croise son regard dans le miroir ; ses yeux marron cernés, ses joues creusées, ses mèches brunes éclaircies de longues lignes blanches, son front étroit parcouru des premières rides, son menton arrondi. Elle détourne le regard.

Quand Amélie s'enfuit ce soir-là pour éviter les coups, pour échapper à une colère injustifiée, ses longs cheveux bruns dénoués s'emmêlant dans son dos et ses grands yeux marron emplis de larmes, petite silhouette fluette qui s'enfuit dans l'obscurité sans savoir où aller, elle comprend que, finalement, elle n'est plus en sécurité chez elle. Que, malgré l'amour, il faut parfois prendre des décisions qu'on

n'a pas envie de prendre. Que, pour sauver sa vie, elle doit d'abord la briser. Rompre le rêve d'une tablée familiale avec enfants et petits-enfants. Ne pas vieillir avec l'homme qui a partagé la moitié de sa vie.

Alors qu'Amélie marche dans les rues vides de la petite ville de Province qui l'a accueillie il y a vingt-cinq ans, sa décision est prise. Le divorce n'est plus une probabilité. C'est devenu une urgence, quelles qu'en soient les conséquences.

Chapitre 7

Mercredi 8 juin 19 h

Gabriel claque le tiroir de son bureau. Le soleil de juin décline déjà et il va seulement quitter l'entreprise qu'il gère en seconde main. Demain il faut qu'il se lève à cinq heures pour faire le tour des clients jusqu'en Belgique. C'est ainsi qu'est sa vie et ainsi qu'elle a toujours été. Le travail est son carburant. Pas étonnant que son épouse ait préféré chasser un homme qu'elle ne voyait jamais quitte à élever seule quatre enfants. Inutile de s'encombrer en plus d'un mari trop occupé à ses affaires pour prendre soin d'elle. Il en est conscient. Mais il ne peut faire autrement. Sa réussite, son travail, c'est son énergie vitale.

Il ferme la porte de son bureau. Le silence régne. La secrétaire est partie depuis longtemps et, soudain, un souffle de solitude lui crache au visage. Immobile, il reste quelques instants debout au milieu de cette pièce sans chaleur. Puis il esquisse un sourire. Il ne va tout de même pas s'appesantir sur son sort ! Non, il n'est pas seul. Il est seulement libre. Personne pour lui imposer des horaires. Aucune femme pour lui reprocher ses retards, contester ses choix... Il est maître de sa vie.

Gabriel descend les marches de l'immeuble en vainqueur et se retrouve dans la rue. La ville est déjà presque déserte, silencieuse comme un village endormi. Il ne doit pourtant pas être beaucoup plus tard que dix-neuf heures et c'est une ville de près de 12 000 habitants. Oh ! Ce n'est pas pire que là où il a loué une maison depuis son divorce. Le lieu a l'avantage d'être calme mais les distractions ne s'y bousculent pas. La commune où il travaille, comme celle où il vit, sont de sages petites villes de province à la vie bien réglée. Il maudit parfois son grand père d'avoir choisi le Nord de la France pour migrer. Seulement, avait-il eu d'autres choix que de venir s'enterrer dans ce coin perdu, oublié par les Français eux-mêmes... Surtout que, à l'époque, les usines foisonnaient sur ces terres et le travail ne manquait pas. Beaucoup de Portugais l'avaient compris et venaient chercher fortune dans la brume du Nord. Un certain nombre, à présent, passait leurs vacances dans une villa portugaise au bord d'une piscine. Ce n'était plus le cas. Le travail se faisait rare entre Soissons et Lille et la région s'appauvriissait année après année, faisant fuir la jeunesse qui cherchait ailleurs la réussite et l'ambition.

Gabriel avait fini par ne plus dire où il habitait précisément lors de ses voyages d'affaire en citant simplement Lille, ville connue la plus proche de son domicile mais pourtant déjà à plus d'une heure de route. S'il citait le nom de la ville de son domicile il fallait ensuite se lancer dans de longues explications pour préciser où se situait cette commune dont personne ne soupçonne l'existence.

C'était pourtant, berceau d'une France industrielle et agricole. Les plus grands rois avaient convoité ces terres. Des hommes s'y étaient entretenus pour une montagne. Mais c'était une France aujourd'hui oubliée dans les méandres des mémoires de l'Histoire. Un petit paradis perdu où les habitants les plus simples et les moins fortunés s'éloignaient rarement à plus de cinquante kilomètres autour de leur domicile. Le seul fait que lui, travaille à plus d'une heure de chez lui, était considéré comme une curiosité.

Pour Gabriel, travailler loin de son domicile était une échappatoire. Pas tellement plus active, cette ville où il passait ses journées l'était tout de même plus que celle où il dormait. Enfin... Demain, il partira voir ses clients belges. Il pourra ainsi côtoyer de nouveaux visages, errer un peu dans une ville qui connaît le mot de foule et, peut-être, sait-on jamais, rencontrer l'aventure d'un soir.

L'inconvénient avec les femmes c'est qu'elles veulent trop rapidement vivre à deux. Une option à laquelle Gabriel n'est pas encore prêt. Sa doctrine, « mieux vaut être seul que mal accompagné ». Passer une soirée dans le lit d'une femme, c'est un plaisir qu'il aime s'offrir... de temps en temps.

Il regarde son téléphone qui vient de vibrer. Une réponse sur le site de rencontres sur lequel il s'est inscrit il y a deux mois, histoire de s'amuser un peu, de voir comment ça marche... Seulement, il a vite compris que, sur ces sites, si les femmes sont

fortement sollicitées, il n'en est pas de même pour les hommes. D'autant qu'il a décidé de ne pas mettre de photographie. Il considère que son image n'appartient qu'à lui et n'a aucune envie que son visage se balade sur internet.

Il décide de ne lire le message qu'une fois enfoui dans son canapé. Il monte dans sa Mercedes A automatique dernier modèle offerte par la boîte, fait vrombir le moteur et prend la route pour rentrer chez lui.

Repas pris, un peu de temps passé à discuter avec son fils aîné âgé de 19 ans avant que ce dernier aille se coucher, et voilà Gabriel affalé dans son canapé. Son reflet miroite sur l'écran noir de la télévision. Un visage arrondi, avenant malgré la rareté des cheveux, envolés il y a dix ans, avec la quarantaine. Ses yeux marron sont tels deux billes malicieuses, brillants sous de longs cils bruns. Un petit nez discret glisse sur une bouche aux lèvres fines presque roses tranchant avec le brun de sa peau. Son handicap, il est de petite taille pour un homme. Tout juste le mètre soixante-dix. Son atout, un corps svelte et musclé dont il est très fier et qu'il contrôle en limitant l'abus d'alcool et d'aliments trop gras ou nocifs.

Il allume la télévision afin qu'une bêtise abrutissante lui vide la tête de toutes les contrariétés quotidiennes et attrapa son téléphone.

Les derniers rendez-vous via ce site de rencontres n'avaient pas vraiment été une réussite. Une femme mariée qui avait eu la subite envie de

goûter ailleurs mais qu'il avait refusé par principe. Gabriel ne touche pas aux femmes mariées. Sans doute un reste d'une éducation catholique portugaise.

Une autre, qui avait voulu qu'il pose sa brosse à dents chez lui après deux rendez-vous.

Une troisième, qu'il n'avait pas même approchée car, en l'apercevant accoudée au bar où ils avaient rendez-vous, elle avait tellement retouché sa photo qu'elle en était presque méconnaissable. Gabriel en avait déduit qu'on ne peut faire confiance à une femme qui ment sur son physique et que la rencontre serait sans intérêt.

Cette fois, c'est avec une jeune femme de 36 ans qu'il discute depuis une semaine. Un peu jeune cependant. Peut-être, a-t-elle été déçue par de jeunes étalons qui n'étaient pas à la hauteur. Sans doute cherche-elle un homme d'expérience qui puisse la faire jouir plus habilement qu'un débutant. Et, sur ce point, Gabriel le sait, il est plutôt bon. Attentif au plaisir de l'autre, il sait avec art mener les femmes vers le plaisir.

Il lit le message reçu en sortant du bureau. Elle lui propose un rendez-vous. A vrai dire, ce qui lui a plu immédiatement, intrigué même, c'est qu'elle non plus n'a pas mis de photo. C'est plutôt rare chez les femmes qui affichaient généralement une photo rayonnante, la plus flatteuse qui soit. Soit elle est très laide, soit elle ne veut pas qu'on la choisisse pour son physique. Il prend le risque. Il accepte. Elle lui répond presque immédiatement en lui demandant comment ils se reconnaîtront. En un

instant, il imagine un des scénarios qu'il est si apte à improviser. Il se sourit à lui-même et répond :

« Tu m'attends dans ta chambre et dans le noir. Je t'y rejoins dans le plus strict anonymat. »

La réponse tarda un peu à venir.

« Pourquoi pas vendredi soir ? »

Il a tenté bien des expériences, mais celle-ci venait de lui traverser l'esprit. Il sourit et pianote sur son téléphone.

« Envoie-moi ton adresse. »

Quelques minutes plus tard, l'adresse apparaît sur son écran, suivi d'un message.

-Je laisse ouvert, tu n'auras qu'à pousser la porte.

Il pose son téléphone et attrape son agenda qu'il compulse avant d'envoyer ces quelques mots.

« À vendredi. »

Puis il éteint son téléphone et jette un œil sur les images qui défilent sur son écran de télévision sans vraiment s'y intéresser. Quinze minutes plus tard, il dort profondément, toujours allongé dans son canapé.

Chapitre 8

Mercredi 8 juin, 20 h

« Tu n'es pas fatigué d'être toujours aussi pitoyable, aussi minable ? C'est pas possible ! A se demander si tu réfléchis quand tu fais quelque chose ! »

Raphaël soupire et lève ostensiblement les épaules. Tout cela parce qu'il a éparpillé des écorces en allant chercher le bois pour le barbecue. Il aurait mieux fait de s'abstenir et de la laisser s'en occuper. Seulement, *Raphaël* ne sait pas être mauvais. Parfois des pensées lui traversent bien l'esprit, mais elles ne font que passer, fugaces, insipides. À ses yeux, une famille, c'est ce que l'on a de plus cher et l'important est de la protéger. Quand la colère gonfle trop et qu'elle éclate, il emmène sa compagne au fond du jardin et ils échangent quelques mauvais mots, loin de son enfant. Son fils est sa fierté et le plus grand trésor de sa vie. Aujourd'hui, il n'est pas là pour entendre les foudres de sa mère. Il rentrera bientôt. Il finit sa dernière année d'université.

C'est bien entendu toujours elle qui a le dernier mot. Chercher à faire autrement n'est que vaine tentative. Le caractère agressif et autoritaire de son épouse n'admet que la soumission des autres à son égard et elle accepte encore moins l'affront

d'une contradiction à ses idées qui sont, à ses yeux, les seules véritables. C'est pour cette raison que, peu à peu, les amis se font rares autour d'eux. Ils s'égrènent au fil des années. S'ils avaient été en ville, cela aurait mis plus de temps, mais la population étant plus rare dans cette petite commune, le choix devient, année après année, plus mince. Elle continue pourtant à organiser dîners et fêtes avec de nouvelles rencontres, parfois simplement croisées dans les rayons d'un supermarché. Tout est bon pour croire qu'elle est appréciée. Seulement, les invités ne reviennent pas toujours. Au mieux, rendent-ils la politesse par une invitation chez eux puis trouvent une excuse pour ne pas répondre à la suivante.

Nul ne peut échapper à l'écrasement du caractère de dictateur de cette femme qui ne manque ni d'intelligence ni de beauté mais à qui la bienveillance, l'humanité, l'empathie et la tendresse font défaut.

Voilà vingt-deux ans que lui, Raphaël, ne part pas. Vingt-deux ans qu'il vit sous cette emprise. Même en rentrant de plus en plus tard, il n'évite pas ses colères et ses reproches. L'amour, s'est peu à peu tari. Quant au sexe ? Elle n'accepte plus ses caresses que rarement, comme un devoir d'épouse. La seule chose qu'elle accomplit docilement, sans passion, sans désir, sans frisson, sans doute uniquement pour éviter que son époux ne s'en aille. Elle a compris qu'il a besoin de cette sexualité alors elle lui accorde ces brèves étreintes mécaniques de temps en temps, histoire d'être tranquille.

A quarante-neuf ans, Raphaël reflète la sagesse d'un homme posé. Le cheveu rare, la plupart du temps rasés, un collier de barbe courant d'une oreille à l'autre au couleur de son âge, parcourue de fils blancs, il a l'allure et le port altier d'un héros balzacien. Ses pommettes hautes et rondes s'accroissent quand il sourit alors que de petites fossettes plissent ses joues. Sous le front large et lisse, luit un regard bleu cristallin protégé par de fins cils blonds. Il n'a plus le corps d'Apollon de sa jeunesse. Des jambes longues et fines supportent un ventre confortable qu'il tente de faire fondre sans succès. Un surpoids de dix kilos que supportent son un mètre soixante-dix-huit et qu'il a en horreur.

Raphaël observe son épouse alors qu'elle s'époumonne et s'agite comme un acteur italien. Il ne répond pas. D'ailleurs, il ne l'entend plus. Son esprit s'est évadé ailleurs.

Pourquoi Raphaël, qui se fait respecter dans sa gendarmerie n'arrive pas à l'être sous son propre toit par son épouse ? Il effectue un travail difficile, moralement pesant, et il faut, en rentrant chez lui, qu'il subisse encore des attaques et de l'agressivité. Il aurait voulu que sa demeure soit son havre de paix. Il y a bien longtemps qu'il en a abandonné l'espoir.

Il finit par attraper ses clés de voiture et se dirige vers la cour, assailli par les cris de sa femme et par ses questions. Il ouvre la portière, démarre, verrouille les portes alors qu'elle s'y accroche et quitte la maison, laissant derrière lui une femme furieuse.

Cette fois, pour Raphaël c'en est trop. Il a besoin de solitude, il a besoin de calme. Il a besoin de sérénité. Il en a toujours eu besoin mais son épouse ne l'a jamais compris. Il a aussi, pour le moment, besoin de réfléchir et de faire le point sur sa vie. Le point est vite fait. Il est malheureux. Il est harcelé. Elle le détruit peu à peu.

Chapitre 9

Mercredi 8 juin, 21 h

Jade fait encore quelques étirements puis ôte ses chaussons. Son dernier élève est parti trente minutes auparavant mais elle aime s'attarder un peu, le soir, dans l'école de musique vide. D'ailleurs, elle n'a plus hâte de rentrer chez elle. Depuis cet accident d'autobus qui avait emporté ses deux enfants de douze ans, elle et son époux ne sont plus que deux fantômes qui errent dans une demeure trop grande et sans vie. Deux ans... des centaines de journées à la fin desquelles *Jade* et son époux se retrouvent seuls à la tombée du jour autour d'une table de salle à manger devenue trop grande. Même la musique de son époux n'emplit plus la solitude de ces lieux qui résonnaient autrefois des notes mélodieuses de son violoncelle entrecoupées du vacarme attendrissant de ses garçons. Ils avaient tant réclamé cette colonie de vacances à leurs parents ! *Jade* avait d'abord refusé. C'est son époux qui l'avait convaincue. Il fallait apprendre à ses enfants à quitter le nid, les laisser ouvrir leurs ailes, avait-il insisté. Ce sont les ailes des anges qui les avaient emportés définitivement loin l'elle, sans espoir de retour, et seulement à quelques kilomètres de leur maison.

Jade, depuis, ne cesse de penser à ce que serait sa vie si cette journée n'avait jamais eu lieu.

Elle comprend le désir de ses fils de préférer des vacances avec des enfants de leur âge plutôt qu'à suivre leur père de concerts en festivals. Seulement voilà... Si seulement elle avait dit non, elle ne connaîtrait pas cet abîme de douleur qui ne la quitte plus depuis deux ans. Depuis que ce maudit bus a quitté la nationale, emportant avec lui le chauffeur et onze enfants, dont les siens.

Aujourd'hui, ils auraient eu quatorze ans. Mais elle ne les regardera pas souffler leurs bougies. Ils n'ouvriront aucun cadeau. La maison résonnera juste du vide de leur absence.

Jade relève ses longs cheveux noirs et crépus en un chignon et se décide à partir. Grande et fine, une peau noire et lisse, elle a la grâce d'une panthère et l'allure d'une déesse africaine. Ses yeux un peu bridés brillent d'une lueur claire sur sa peau ébène. De père noir et de mère blanche, elle n'a gardé d'européen que le gris de ce regard et de sa mère la haute silhouette. Un nez droit légèrement épaté descend sur des lèvres généreuses et sa tête, altière, repose sur un cou infini.

Elle n'est pas passée inaperçue en arrivant dans cette petite ville de Thiérache où le premier noir était arrivé il y a plus de trente ans mais n'avait jamais été rejoint par un être de même couleur depuis. Pas facile dans une ville où étranger signifie danger et qu'est considéré étrangère toute personne née à plus de cent kilomètres. Jade soupire en attrapant son sac et quitte la salle pour rentrer chez elle. Il le faut bien, elle ne va pas dormir ici.

Quand elle gare sa voiture au bout de la longue allée d'arbres, il lui faut se faufiler pour trouver une place entre quantité de véhicules. De la maison, lui parvient un tumulte de voix et de musique. La demeure ne résonne pas du silence morbide qui la hante depuis deux ans mais bourdonne de monde et de conversations joyeuses.

Le couple avait emménagé dans cette vaste demeure un peu prétentieuse peu après leur mariage. L'immobilier était si bas dans cette région, les acheteurs si rares, que les vendeurs les avaient accueillis comme le Messie. Eux, avaient atterri dans cette région par hasard. Son mari avait obtenu le poste de chef d'orchestre dans une école de musique et elle occupait la place de professeur de danse, cours qui avait été ouvert à son arrivée en ville. C'était il y a quinze ans.

Les enfants étaient nés un an après. Après la naissance des jumeaux, Jade avait eu du mal à reprendre le dessus. Elle n'avait pas réussi à envisager une autre grossesse. Puis le temps avait passé, et l'âge de la maternité avec. Aujourd'hui, à quarante-quatre ans, elle savait que plus jamais elle ne serrerait un fils ou une fille contre son cœur. Son corps, fatigué, par des heures d'assouplissement et d'exigence, ne porterait plus la vie.

Pourtant, elle se demande parfois si la présence d'un enfant, sans jamais remplacer la perte de ses fils, ne panserait pas, ne serait-ce qu'un peu, cette douleur à vif qui la torture nuit et jour, la rendant moins sanglante, moins cruelle...

Seulement, c'est à présent impensable. Sa vie de couple s'est voilée de la grisaille des mois d'hiver de Thierache. Comme contaminée. Et le couple se parle à peine. Ils ont même oublié jusqu'à la possibilité de se toucher.

Dès sa descente de voiture, elle est accueillie par un groupe agité et fortement aviné venant la saluer. Elle force un sourire puis les repousse gentiment et se met à la recherche de son époux. Elle ne tarde pas à le trouver, le bras posé sur l'épaule d'une jeune violoniste de son orchestre. Lui aussi a déjà dû vider quelques verres car elle perçoit dans ses gestes un équilibre fragile. Une fureur gronde au fond de sa poitrine. Comment a-t-il osé ! Le jour même de l'anniversaire des jumeaux ! Puis Jade se radoucit. C'est certainement justement cette douleur qui l'a poussé. Peut-être n'a-t-il trouvé que cette alternative pour éviter ce coup de hache qui vous brise le cœur à chaque fête anniversaire dépourvue d'une personne à célébrer.

Elle s'apprête à faire demi-tour quand un geste de son mari l'intrigue. Non, elle ne rêve pas. Il est en train de caresser la joue de la belle violoniste laquelle répond à cette tendresse par un sourire engageant. Elle réfléchit à plusieurs alternatives : aller se cacher dans sa chambre et se morfondre ? Ce n'était pas dans son caractère. Le gifler en public ? Acte qui lui ressemble plus mais qui risque de la ridiculiser. Venir engager la conversation en feignant l'ignorance afin de régler le problème plus

tard, en tête à tête ?... Une apostrophe lui évite de faire un choix :

-Comment vas-tu, Jade ?

Le ton est grave, réconfortant et bienveillant.

-Je vais bien. Et toi ?

-Moi, oui. Tu as l'air contrariée ?

-Disons que je ne m'attendais pas à cette...

Surprise. Cette petite fête improvisée.

-Il ne t'a pas prévenue ?

-Non.

-Il nous a assuré du contraire. Et que tu étais d'accord.

Une idée lui traverse l'esprit. Rester ici, dans ce bruit, ce tapage, au milieu de ces rires alors que son cœur est prêt à se déchirer au souvenir de ses fils lui est insupportable.

-Et si nous allions dîner juste toi et moi ?

Dans ce petit restaurant calme et simple où il n'y a jamais grand monde.

Le guitariste a un sourire gêné.

-Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

-Je t'en supplie, souffle-t-elle. Emmène-moi loin d'ici. C'est une faveur que je te demande.

Il sort les clés de voiture de sa poche et pose délicatement sa main sur son dos.

-Allez, viens, je t'emmène.

Chapitre 10

Mercredi 8 juin, 22 h

Tristan prend une dernière photo et range son appareil dans son sac. Il faut encore rentrer au bureau, écrire quelques lignes, envoyer les faits divers avant de pouvoir finir sa journée. Depuis deux ans qu'il occupe ce poste de journaliste il a sympathisé de loin avec la population sans vraiment se lier à personne. Il rentre généralement seul, sa journée achevée, dans la petite maison qu'il loue au cœur de la petite ville de Province où il exerce son métier depuis son arrivée de Lille. De toute manière, avec son emploi du temps de ministre, il a peu l'occasion de sortir. Ce poste, qu'aurait dû occuper deux journalistes au moins, est quasiment ingérable tout seul. Soixante-six communes à couvrir sept jours sur sept, quatre éditions par semaine. Sauf que *Tristan* ne travaille que du lundi au vendredi avec, pour tout soutien, que deux malheureux correspondants râleurs à gérer. Il fut un temps où les journalistes se bousculaient dans ce petit bureau. Ils étaient même six ans auparavant, lui a-t-on raconté. Bien avant qu'il n'arrive, une secrétaire se chargeait des mécontents, des lecteurs qui ne recevaient pas leurs journaux, des plaintes des correspondants, jamais satisfaits de la manière dont on traitait leurs papiers. Mais les temps ont changé. À présent, il n'y a plus que lui pour accomplir toutes ces tâches, ce qui augmente d'autant les heures d'un emploi du temps déjà chargé. Mais peu lui importe. *Tristan* aime son métier.

D'ailleurs, il n'existe pas vraiment de solution. Ses plaintes n'étaient jamais entendues par la direction. Economie oblige. La presse n'est

pas au meilleur de sa forme en ce siècle. Son âge d'or est déjà loin. Et puis, malgré la charge de travail, comment renoncer à ce métier ? A la fascination qu'il suscite ! A l'excitation de l'inattendu, de l'imprévisible... Aux multiples rencontres, bonnes ou mauvaises, agaçantes ou fascinantes ! A l'adrénaline de l'urgence de l'envoi du dernier article avant l'heure fatidique du bouclage ! Et, enfin, à la satisfaction grisante du travail fait, de la journée bien remplie... Bref, tout ce qui fait son quotidien !

Et puis Tristan est encore jeune. A trente-cinq ans, lui reste l'énergie des nuits blanches à surmonter et des journées surchargées.

Ce soir-là est une exception à ses soirées solitaires. Ses collègues descendent de la « grande ville », où se trouve le siège du journal, pour fêter son anniversaire. Le poste qu'occupe Tristan a l'avantage de lui offrir l'indépendance mais est parfois source d'un isolement pas toujours simple à gérer. Il se fait donc un plaisir de retrouver ses collègues. Si seulement il n'y avait pas eu cet accident de voiture au moment de partir, il y serait déjà... Heureusement, Tristan n'a de compte à rendre à personne. Sa dernière petite amie l'a quitté en survivant à six mois dans cette petite ville. Elle n'avait pas vraiment donné de raison mais il était facile à comprendre qu'une femme ne se satisfait pas d'attendre son homme des heures sans savoir quand il rentrera et encore moins de passer après un métier. Il n'avait jamais caché à sa compagne son besoin de vivre pleinement son métier. Ils s'étaient mal

compris, tout simplement, et il ne lui en voulait pas. Il a bien conscience qu'il n'a jamais été disponible pour elle. Toujours accroché à son téléphone pour être le premier à obtenir le scoop que les autres journaux locaux obtiendraient après lui. Toujours sur-vitaminé et même, parfois, travaillant pendant ses congés pour achever un article important.

Il séduit pourtant. Un sourire généreux, un regard franc. Un regard d'un bleu marine indéfinissable qui semble plonger au fond de vous, un regard qui vous dit : « je t'écoute » avec une bienveillance qu'appuie le sourire joyeux que dessinent ses lèvres fines et longues au cœur d'une barbe courte non envahissante qui vieillit un peu son visage enfantin. De grande taille, il frôle la maigreur, ce qui donne à ses gestes une fragilité presque féminine. Mais surtout, il se dégage de sa personne une bonhomie qui masque un manque de confiance en soi lié à la volonté d'être toujours au top. Par crainte de la calvitie précoce, héritage de famille, il laisse pousser ses boucles châtain clair qu'il attache en chignon sur sa nuque.

Tristan passe rapidement à son bureau, rédige son fait divers, l'envoie à l'Editing aussi rapidement qu'il l'a tapé, puis éteint son ordinateur, sort du local et referme la porte derrière lui pour courir rejoindre ses collègues au café de l'Etoile.

Chapitre 11

Mercredi 8 juin, 23 h

Julie retire sa blouse et l'accroche au portemanteau. Encore une journée épuisante mais fascinante. Elle est pourtant tombée dans ce métier par hasard. Quand elle s'est retrouvée mère d'une petite fille à vingt ans, sans père pour la soutenir, il avait bien fallu qu'elle se débrouille, qu'elle trouve un emploi pour nourrir cet enfant. Elle éteint son téléphone professionnel et allume le perso pour consulter ses messages. Elle répond un « je pars » au « à quelle heure tu reviens, maman ? » Puis parcourt rapidement les autres SMS. Une invitation à dîner pour le lendemain. Une autre pour prendre un verre. Elle décide de faire son choix plus tard et glisse son téléphone dans son sac. Pour l'instant, sa fille l'attend et elle a envie de la voir un peu avant que cette dernière aille se coucher.

Julie a tellement aimé le père de son enfant qu'elle n'a jamais réussi à créer une autre relation. Il s'était bêtement noyé dans une cascade alors qu'ils étaient en vacances. Depuis, Julie ne veut personne dans sa vie. Elle était devenue une aventurière, s'amusant d'amourettes de passage toujours soigneusement cachées. Non seulement pour sa fille, mais aussi aux yeux du monde. C'est préférable. Car si un homme qui multiplie les conquêtes est un Don

Juan, une femme qui en fait de même n'est pas mieux qu'une salope, une traînée, une putain. Et dans les petites villes de province, les ragots circulent vite. Elle avait toujours préservé sa fille d'une réputation qui pourrait nuire à son intégration. À présent, sa fille avait 17 ans et, dans quelques temps, elle partirait faire ses études. En la déposant aux épreuves du baccalauréat de français, Julie avait soudain réalisé la solitude qui allait s'effondrer sur elle dans un an, s'engouffrer dans sa maison, se glisser dans ses draps où sa petite fille ne viendrait plus consoler ses peines passagères.

Certes, Julie ne manque pas d'occupations. Elle adore son métier de médecin du SMUR qui l'occupe aussi bien le jour que la nuit. Elle ne manque pas d'amis et a même un carnet d'adresse d'amants bien rempli. Pourtant, même si elle aime se retrouver seule dans son lit, tranquille, non dérangée par un corps trop encombrant qui le partagerait avec elle, parfois, lui manquent les caresses d'un être aimé, les attentions quotidiennes que se portent deux êtres qui sont tout l'un pour l'autre. Les rencontres furtives et cachées ne lui permettent pas de vivre pleinement une histoire d'amour.

Julie en impose par son mètre soixante-dix-huit et ses formes généreuses. Ses cheveux blonds retombent sur ses épaules en lourdes boucles encadrant un visage rond à la peau claire où rayonnent des yeux bleu azur. Un léger surpoids adoucit les traits de son visage et arrondit artistement une silhouette énergique.

Julie sort du garage des pompiers en farfouillant dans son sac et sursaute :

-On va prendre un verre ?

Elle se retourna sur Bernard et lui sourit :

-Je croyais que tu m'invitais au restaurant demain ?

-Je n'avais pas envie d'attendre. Tu étais sur ma route. Alors ?

-Désolée, ma fille m'attend.

-Dommage.

-On se voit demain ?

Elle lui colle une bise furtive sur la joue avant de se sauver vers sa voiture.

-C'est tout ?

-Nous sommes dans la rue, murmure-t-elle. Tu ne crois tout de même pas que je vais m'afficher avec toi ? Qu'en dirait ta femme ? À demain.

Puis elle s'éloigne avec un sourire espiègle. Bernard la regarde s'éloigner.

Avant de s'endormir, Julie visite le site de rencontres sur lequel elle s'est inscrite histoire de varier les rencontres. Un message attire son attention et elle y répond. Elle s'endort le sourire aux lèvres. Voilà un homme qui va faire pétiller sa vie, ne serait-ce qu'un bref instant...

Chapitre 12

Mercredi 8 juin, minuit

Thomas essuie un dernier verre et bâille. Un bâillement, plus destiné à faire comprendre qu'il a dépassé son aptitude à écouter les plaintes de son épouse que motivé par la fatigue. C'est immédiat, son épouse reste bouche ouverte mais n'émet plus aucune syllabe. Le résultat s'avère aussi efficace que s'il avait appuyé sur le bouton d'une télécommande. Elle essuie vivement ses mains sur son tablier avant de le retirer d'un geste brusque et de lui tourner le dos. Depuis le départ du dernier client, *Thomas* subit la présence de sa femme sous l'œil amusé de ses employés. Il sait qu'il est la risée du personnel mais il ne va tout de même pas frapper une femme pour avoir la paix ! Ce n'est pas dans son caractère.

Pourtant, il ne cesse de se demander pourquoi il est allé la chercher. Pourquoi il a choisi cette femme jamais satisfaite. Il faut dire que, quand il l'a rencontrée, dix ans auparavant, c'était plutôt une jolie femme et elle s'était montrée douce. Sans doute parce que son premier objectif était de quitter son pays, de fuir la misère et de vivre en Europe. Elle est beaucoup plus jeune que lui, mais l'avait suivi docilement en échange d'un mariage et de papiers français. Il suit du regard son large postérieur alors qu'elle quitte la cuisine à petits pas rapides et offusqués. Une cuisine qui n'a pas contribué à maintenir la taille de gazelle qui l'avait séduit quand il était allé la chercher au Venezuela. Il avait tant aimé caresser sa peau brune, posséder ce corps souple qui pourtant réagissait si peu à ses caresses. Deux ans plus tard, était né un fils.

Malheureusement, il n'était plus là. Ou peut-être heureusement. Un enfant serait-il heureux au cœur d'un tel climat parental ?

Si seulement, il ne l'avait pas laissé entrer dans cette cuisine ! Il avait eu l'idée de changer un peu la carte en lui donnant quelques initiatives. Mais, à présent qu'elle y campe toute la journée, il n'a plus une minute tranquille. Non seulement elle critique tout et tout le monde sur leur façon de procéder, la taille ou la forme des boulettes de viande, mais elle traîne derrière elle une farandole de plaintes lancinantes. Soit elle se lamente du désastre financier de l'établissement, soit c'est de l'incapacité du personnel ou encore, elle pleure de la médiocrité de son époux. Thomas lui a pourtant dit et redit ; ce n'est pas la qualité du restaurant qui est en cause, mais la misère de cette région oubliée et l'absence de touristes. De temps en temps, quelques élus ont l'obligeance de venir prendre un repas chez lui. Mais ce sont surtout les habitués qui lui permettent de garder la tête hors de l'eau.

Ce magnifique établissement est pourtant le plus vieux monument de la ville. C'était le seul bâtiment épargné par le terrible incendie qui avait détruit la ville au XVIème siècle. Seulement, à ce jour, l'hôtel menace de s'effondrer. Les maigres bénéfices ne permettent plus de l'entretenir et toutes les initiatives de Thomas ont été vaines. Cette ville n'est plus aujourd'hui que tristesse et misère dans laquelle s'agglutinent invisibles et protégés sociaux qui n'ont pas les moyens de s'offrir un repas chez lui,

à peine une bière au bar. Les plus riches, quant à eux, prennent leur voiture pour envahir les cafés de villes plus grandes, plus animées, plus lumineuses.

Quoi qu'il en soit, Thomas a toujours refusé de transformer ce bar restaurant en bistrot pour poivrots. De toute façon, de là-haut, son père ne le lui aurait jamais pardonné et c'est en sa mémoire, essentiellement, qu'il avait repris la gérance de l'Etoile. Thomas tient donc à conserver l'image d'un lieu respectable. Seulement la clientèle de son père, il y a bien longtemps qu'elle est partie vers des destinations plus reluisantes.

Il soupire. Il est temps, à présent, de se coucher, d'aller s'allonger aux côtés de ce corps mou et flasque qui partage son lit. Peut-être tenter de la toucher, sans envie, sans désir... juste parce qu'ils sont mari et femme et que les caresses font partie du contrat... mais après la scène qui vient d'éclater en cuisine, sans doute lui tournera-t-elle le dos rageusement pour lui faire comprendre qu'il ne dispose pas de son corps à sa guise, un corps qui s'offre sans plaisir, mais qui est toujours un corps de femme. Comme dit Jacques Brel, il faut bien, « passer le temps, il faut bien que le corps exulte »...

Il monte à l'étage, entre dans la salle de bain, se déshabille, et inspecte son visage. Le temps y a peu dessiné les sillons de la vieillesse contrairement à l'abondance de fils gris qui parsèment une chevelure épaisse et bouclée. Ses petits yeux clairs, malgré la fatigue et la lassitude de son existence, pétillent de malice derrière des verres épais. Une

barbe légère masque une petite bouche aux lèvres étroites dont le rictus presque permanent semble toujours un brin taquin. De petite taille, il constate jour après jour les ravages du temps sur un corps fatigué que les douleurs harcèlent un peu plus chaque matin.

Il baisse les yeux. Son regard s'attarde dans le miroir sur ce sexe ridé, inutile. Trop vieux ? Merde alors ! L'an prochain il aura soixante ans mais il ne les a pas encore ! Et puis sa verve, son énergie, il les a conservées ! La machine fonctionne ! Quel malheur d'avoir si mal choisi sa compagne... Si seulement il a pu supporter cette solitude qui l'a tellement accablé à l'époque ! S'il avait su qu'il y avait pire qu'aucune relation... Il en existait de mauvaises... Il n'avait pas pensé que ce pouvait devenir ça, une vie de couple. Tirer un boulet derrière soi. Ce n'est pas une femme qu'il a ramené dans ses valises, c'est son bourreau.

Il passe sous la douche, se rhabille et sort pour parcourir les rues désertes. C'est toujours mieux que de s'allonger à côté d'un corps mort. Une habitude qu'il a adopté depuis un certain temps pour chasser la rancœur...

On ne devine pas, derrière le mur du silence, à quel point la solitude a envahi les existences de ces êtres à la façade sans fissures. Pourtant, ils sont nombreux à chercher l'âme sœur, souvent sans y croire vraiment, car la vie abîme trop souvent

l'espoir pour pouvoir reconstruire, voire même, se reconstruire... La foi en l'amour s'efface à force de déceptions.

Difficile de soupçonner, dans la fourmilière de la vie moderne et de la foule, l'ampleur des solitudes ordinaires.

2^{ème} partie

Chapitre 1

Lundi 27 juin, 18 heures

« Tu ne pensais tout de même pas qu'on pouvait continuer ça éternellement !

Amélie risque un regard vers son époux. Lui, il évite de la regarder. Il fixe ses mains. Cette situation rappelle à *Amélie* ce jour où, il n'y a pas si longtemps d'ailleurs, en larmes, il implorait son pardon. Une boule d'émotion gonfle en elle à ce souvenir. Ce jour-là, la pitié qu'il avait éveillée en elle avait effacé la rancœur qu'elle éprouvait à son égard et la violence de ses coups. Elle était revenue vers lui. Avait pardonné. Il était alors si... misérable. Comment enfoncer dans l'eau une tête qui est déjà sous la surface ? Avait-elle songé. Cette fois, elle ne pardonnera pas. Elle ne pardonnera plus. Aujourd'hui, même si elle aime encore cet homme avec lequel elle a partagé vingt-cinq ans de sa vie, cet homme avec lequel elle a eu quatre enfants, son corps mesure le danger de rester près de lui. Il lui a déjà fallu beaucoup de courage pour pousser la porte de cette chambre. Tellement, qu'elle n'a pas osé en dépasser le seuil. Terrifiée par ses réactions de plus en plus imprévisibles, elle se tenait près du couloir, prête à bondir au moindre mouvement violent.

« Tu veux vraiment passer le reste de ta vie à te battre avec moi, insiste-t-elle. C'est comme ça que tu envisages ton avenir... notre avenir ?

Assis sur le lit, lui tournant le dos, il ne lui répond pas tout de suite.

-De toute façon, ta décision est prise, lâche-t-il.

-Oui, j'ai déjà rencontré mon avocate.

-Alors, je te les signerai, tes papiers de divorce. Tu n'as pas à t'inquiéter.

Avant de s'éloigner, elle lui précise :

-Je pars pendant les deux mois de vacances. Ça me laissera le temps de trouver un appartement à mon retour, je viendrai chercher les affaires qui m'appartiennent.

-Fais comme tu veux. De toute façon, c'est toujours comme ça que tu as fait.

« Pas tout à fait exact, songea-t-elle, j'ai plutôt toujours fait comme toi, tu voulais. Comme toi, tu voyais les choses. Mais bon, ce n'est pas grave... Le temps des disputes est passé. Tout est passé. »

Alors, sans ajouter un mot, Amélie referme la porte de la chambre et s'éloigne. Tout a été dit. Plus un mot ne pourra changer les choses. Elle n'a qu'une certitude. Si elle ne part pas, elle finira par y perdre la vie. Elle disparaîtra à tout jamais des mains de l'homme qu'elle aime encore, malgré tout.

Marchant dans les rues pour aller faire quelques courses. Son esprit déambule au gré de ses pas. Elle s'interroge. Comment en est-elle arrivée

là ? Où est parti son rêve d'une grande table familiale, joyeuse et animée égayant ses vieux jours ? Pourquoi a-t-il fallu que tout s'arrête ainsi ? Pendant des années, elle s'est laissée enfermer, isoler, couper de sa famille et de ses amis, rabaisser par un époux qu'elle avait choisi pour sa gentillesse. Où s'est-elle trompée ?

Elle avait abandonné l'idée d'une cinquième année d'études car il avait hâte d'être père. Elle avait quitté son travail parce qu'il s'était révélé incapable de gérer les enfants en bas âge et qu'il la harcelait chaque soir un peu plus, en lui disant qu'elle se préoccupait plus de son métier que de lui et de sa famille. Naïvement, elle avait cru à tous ses reproches. Elle avait accepté l'idée qu'il avait raison et qu'elle avait tort. Qu'elle était coupable.

Détentrices d'une maîtrise de langue, Amélie en était réduite à nettoyer des toilettes et à dépoussiérer toute la journée, alors que, depuis toute petite, elle nourrissait l'ambition d'être quelqu'un, de construire un métier, de devenir une personne importante et utile. Elle l'avait été, le temps de la petite enfance de son fils et de ses filles. Maintenant, ils avaient grandi. Ils avaient beaucoup moins besoin d'elle.

Avant de se marier, son époux et elle avaient pourtant posé des conditions. Elle travaillerait et il s'occuperait des enfants. Seulement, ce contrat n'avait pas été respecté et elle se retrouvait à la maison alors qu'il avait décidé de reprendre l'activité d'opticien de son père.

Quand, jaloux sans raison valable, son mari avait un première fois levé la main sur elle, Amélie avait pardonné. Cette fois, comme elle vient de lui apprendre, elle a contacté une avocate.

Perdue dans ses pensées, elle ne voit pas l'homme qui marche vers elle, ils se bousculent, elle s'excuse et remarque le regard appuyé de l'inconnu sur elle mais n'esquisse qu'un vague sourire avant de se remettre à marcher.

-Je peux me permettre de vous inviter à prendre un café ?

Doit-elle éclater de rire ? Il y a bien longtemps que personne ne l'a invitée à prendre un café, un verre ou quoi que ce soit. Elle n'est, à ses propres yeux, plus une femme séduisante mais simplement une mère de famille. Elle lui sourit et s'étonne humblement :

-Moi ?

-Oui, vous... et moi...

Amélie a renoncé à plaire depuis si longtemps qu'elle suppose que cet homme est fou. Et surtout, en dehors de son mari, elle n'a jamais regardé un autre homme depuis son mariage. Elle hoche la tête et décline l'invitation. Il insiste mais elle esquisse un signe de la main pour le congédier. Elle ne changera pas d'avis.

De retour chez elle, elle se place devant un miroir. Elle s'observe un long moment de la tête aux pieds puis plonge dans son regard sombre quelques instants avant d'observer son large front dégagé, ses cheveux châtons et gris noués en chignon, son nez

droit, ses lèvres fines. Est-elle jolie ? Les colères de son époux sont-elles justifiées par le regard que lui portent les hommes mais auxquels elle n'offre jamais d'attention ?

Elle sort d'un cabas une teinture pour cheveux qu'elle vient d'acheter. Après avoir lu la notice, elle commence l'application. Quand elle sort de sa douche, débarrassée de tous ses fils gris, elle choisit une tenue élégante, sans être trop sexy et attrape son sac à main. Elle a décidé, avec une audace de gamine, d'aller dîner seule au restaurant. Quelques minutes plus tard, elle marche de long en large devant l'Etoile. Cette prise de liberté toute neuve lui semble soudain insurmontable et elle ne parvient pas à entrer.

Chapitre 2

Lundi 27 juin, 19 heures trente

Thomas encaisse, sourit et dit au revoir au client. La femme est toujours là, hésitante. Elle s'était approchée une première fois, avait ralenti pour jeter un coup d'œil dans le bar-restaurant mais avait finalement poursuivi son chemin. Puis, elle était repassée dans l'autre sens, avait inspecté les lieux, furtivement, comme craignant d'être observée, mais n'était toujours pas entrée. À son troisième passage, elle a posé sa main sur la porte mais s'est ravisée et a pressé le pas pour repartir. Il s'en est amusé, attendri. Il sait bien que dans ces petites villes de province il n'est pas facile pour une femme de franchir la porte d'un café sans craindre de se retrouver dans un bar d'habitues. Un bar peuplé d'ivrognes qui la déshabilleraient du regard avec le sourire de contentement malsain du type raté qui se prend pour un caïd.

Ce n'est pas l'image qu'il veut donner à son bar. Il a l'ambition de l'habiller des couleurs d'un café parisien accueillant jeunes et moins jeunes dans une convivialité sympathique. Mais force est d'avouer que, malgré la présence du restaurant, il n'accueille souvent que des désabusés, les rejets sociaux poussés au banc de la société par le chômage et l'alcool. Il aurait voulu animer les

soirées pour attirer du monde seulement, sa caisse vide ne permet pas d'inviter des groupes.

Il connaît cette femme. Du moins, il l'a déjà vue et il est déjà entré dans la lunetterie de son mari. Un homme trop aimable pour être honnête, avait-il pensé, quand il l'avait rencontré pour la première fois.

Elle repasse, attend encore mais, cette fois, de l'autre côté de la rue elle regarde fixement la devanture de l'Etoile avant de sortir son téléphone portable et de composer un numéro. Caché derrière sa pompe à bière, Thomas continue à l'observer. Elle est plutôt jolie. Petite, menue de longs cheveux châtain retombent jusqu'en bas de son dos et sont négligemment relevés sur le devant par une pince. Elle était bien habillée mais avec simplicité. Un pantalon noir rehaussé d'un chemisier bleu clair. Il a soudain l'envie de lui parler, de lui offrir un verre de son propre bar.

Il se redresse, pose son chiffon et s'apprête à contourner le bar quand il constate qu'une autre femme la rejoint. Grande et fine, sa peau noire tranche avec la pâleur de celle qu'elle rejoint. Elles échangent quelques mots puis la nouvelle venue la serre dans ses bras affectueusement. Ses gestes sont larges et souples. On a l'impression qu'elle danse en parlant. Quelques instants plus tard, les deux femmes passent la porte du café.

Chapitre 3

Lundi 27 juin, 20 heures

« Tu sais que le barman te dévore des yeux depuis qu'on est arrivée, se moque *Jade* à l'oreille d'Amélie.

Amélie, pouffe en crachant un peu de bière au passage. Elle met sa main devant sa bouche et rougit.

-Tu es dégoûtante ! s'exclame Jade, en feignant le dégoût tout en essuyant les quelques gouttes qu'elle a reçues sur son bras.

-Tu n'as qu'à pas débiter des âneries.

-Ce ne sont pas des âneries, je t'assure ! Il en a des étoiles dans les yeux.

Amélie jette une œillade à l'homme.

- Il est marié. Mon mari le connaît, c'est un de ses clients. Et ce n'est pas un serveur, mais le propriétaire de l'établissement. Un établissement qui n'est pas au meilleur de sa forme. Il subit les pressions d'une famille un peu envieuse. En plus, il pourrait être mon père !

-Et alors, ces hommes-là ont l'expérience et ils n'ont plus envie de tourmenter leur femme avec des conflits. Ils cherchent la sérénité.

-Qu'en sais-tu toi, qui est mariée depuis 20 ans et qui n'a jamais connu d'autres hommes que ton époux ?

-Une belle erreur...